Foenkinos, David. *Les souvenirs*. Paris : Gallimard, 2011.

Je dois dire en toute modestie et plutôt piteusement que je ne connaissais pas David Foenkinos avant de l'entendre en entrevue au dernier Festival du livre de Toronto où il était venu présenter son plus récent livre *Je vais bien* et l'adaptation cinématographique de son roman à succès *La délicatesse*. En fait je dois dire que c'est surtout à l'invitation - et peut-être à l'insistance - de Catherine Parayre que j'ai fait la rencontre littéraire de Foenkinos lorsqu'elle m'a remis un exemplaire de *Les Souvenirs* dédicacée par D.F. avec la mention « À l'inconnu qui fera le recensement de ce livre ». Je suis donc cet inconnu et je dois dire que je suis tout à fait heureux et honoré de faire partie des lecteurs de cet auteur dont les sujets, le style et la philosophie de vie recourent une grande partie de mes préoccupations d'auteur et d'artiste.

Dans l'entrevue qu'il accorda sur la scène principale du Salon, Foenkinos, dont le style désinvolte ressemble un peu à celui de ses livres, a parlé de son approche à l'écriture mais aussi d'un certain nombre de sujets qui font référence à l'intimité, à ce désir d'être une sorte de miniaturiste, de regarder le monde dans le détail et de le reconstruire à partir de ce détail, une sorte de clonage qui fait beaucoup penser à Milan Kundera dont il est un fervent admirateur. De la même manière, son univers et son intérêt pour la digression, l'humour et la fantaisie me font beaucoup penser aux chansons de Vincent Delerm avec qui il partage une grande admiration pour François Truffaut.

D'entrée de jeu, je dois dire que j'ai beaucoup aimé *Les souvenirs* pour la grande compassion et pour ce chassé-croisé qu'il établit entre les générations. On y retrouve les thèmes habituels de Foenkinos avec au centre de son propos des relations amoureuses dont la fantaisie et l'humour nous rendent tolérable ce qui pourrait devenir une sorte de traité sur le désespoir et le manque de générosité de personnages qu'on dirait enfermés dans leurs obsessions ou leur inconscience. Brièvement, l'histoire gravite autour d'un jeune écrivain en mal d'un éventuel roman et qui, en attendant, travaille la nuit comme réceptionniste dans un petit hôtel parisien. À travers cette activité qui rythme sa vie, on retrouve, étalés sur trois générations, les drames et les bonheurs amoureux d'une famille dont les souvenirs constituent la source d'une nostalgie où passé et présent se rejoignent dans une fresque intimiste.

Au rythme de ce récit, et survenant d'une manière plutôt inattendue, on retrouve des inserts, des sortes de plans de coupe, pour parler cinéma, en italique, où l'on privilégie des anecdotes qui ont elles aussi trait aux souvenirs, créant ainsi des sortes d'hyperliens à la trame

principale du roman, stratégie fort habile, même si on a parfois critiqué Foenkinos pour cette dimension de son écriture en disant que ces digressions ne font que distraire du récit que l'on voudrait confiner à la linéarité. Je trouve au contraire très adroit cette approche plutôt hétéroclite qui fait beaucoup penser aux ruptures dont le monde actuel nous inonde de partout. Ces digressions s'adressent toutes au phénomène de la mémoire dont les ordinateurs nous rappellent sans cesse la présence. *Les souvenirs* s'inscrit dans une sorte de poétique de cette dimension, dans la mémoire molle, car notre disque dur – si une telle chose existe – ne tourne assurément pas à la même vitesse que celui de ces engins qui nous regardent vivre et dont nous ne pourrons plus nous passer. La mémoire et les souvenirs dont elle est porteuse, conservent toujours cette émotion dont Foenkinos se fait ici le chroniqueur compassionné. En ce sens, ce livre est sans doute le plus humain, le plus touchant de D.F. non seulement pour la maturité d'écriture dont il fait preuve mais aussi et surtout pour cette tendresse et cette générosité qui demeurent les grandes qualités de l'écriture de cet auteur.

Herménégilde Chiasson